

AMA

— Art Media Agency —

#224

22 octobre 2015



L'ART BRUT JAPONAIS

Mr Masato
Kazumi Kamae

© Alex Flores
Courtesy J.P. Ritsch-Fitsch

L'ART BRUT JAPONAIS

Le Musée Visionnaire de Zürich (Suisse), ouvert en 2013, a accueilli du 1^{er} avril au 26 juillet 2015 une exposition baptisée « Art Brut Japonais ». Réalisée en collaboration avec le Museum in Lagerhaus, Stiftung für schweizerische Art Brut und Naive Kunst de Saint-Gall, cette exposition présentait cent œuvres de vingt artistes différents. En 2014, ce même musée avait organisé une exposition afin de commémorer les 150 ans des relations diplomatiques liant le Japon et la Suisse. Des artistes tels que Shinichi Sawada – présenté en 2013 à la Biennale de Venise –, Shota Katsube et Yuichi Saito ont ainsi trouvé leur place au sein du musée et ont permis d'honorer ces créations empreintes de technique traditionnelle, mais aussi de modernité. Les critiques positives issues de l'exposition ont mis en lumière le côté magique et fascinant de ces œuvres dites d'art brut.



Oeil, oeil, nez, bouche
Yoshikawa



ADLS • L'ART BRUT JAPONAIS



Oeil, oeil, nez, bouche
Yoshikawa

© Alex Flores
Courtoisie J.P. Ritsch-Fitsch

Définir l'art brut ?

La complexité de la notion invite toujours à un éclaircissement. Car si l'art brut pourrait avoir toujours existé, sa reconnaissance en tant que telle ne date que du XX^e siècle. Récemment, des dessins anonymes retrouvés dans une collection privée et affiliés à ce que l'on appelle « art brut » ont, après recherches et analyses, pu être datés et inscrits dans la période du Moyen-Age.

L'intérêt pour l'art brut s'est développé en Europe au cours du XX^e siècle. La paternité de la notion revient à Jean Dubuffet, qui « crée » l'art brut lors d'un voyage en Suisse. Pour l'artiste, la notion permet de provoquer, bousculer et faire réfléchir – le concept n'étant pas dénué d'un aspect politique allant à l'encontre de l'art dit « culturel ». Les artistes qui participent à cette création sont des individus étrangers au monde de l'art, qui n'ont pas la volonté d'exposer ni même de vendre leurs créations. Leur pratique relèverait alors de l'opération « pure », manifestée dans l'ingéniosité et la liberté par rapport à tous les canons culturels et artistiques.

Ces artistes – souffrants parfois de psychoses, parfois médiums, parfois « gens du commun » selon les termes de Dubuffet, même si le cœur de l'art brut ne relève aucunement d'une quelconque pathologie de ses créateurs – s'expriment, se livrent grâce à leur création. Le concept fonctionnant par agrégat, la définition de l'art brut est complexe, même si l'on peut la lire à travers deux dimensions : anthropologique et artistique.

Du point de vue anthropologique, c'est l'auteur de l'œuvre qui est mis au centre du dispositif. Il faut prendre en compte le contexte dans lequel il crée, sa technique autodidacte, et peut-être s'interroger sur la raison qui le pousse à produire – selon les mots du galeriste Christian Berst : « Pourquoi créer quelque chose

plutôt que rien ? ». D'autant que ces artistes sont généralement en marge du monde de l'art, voire n'ont pas conscience d'être artiste – même si quelques contre-exemples à l'image de Michel Nedjar viennent nuancer cette dernière assertion.

Artistiquement – et du point de vue du regardeur –, ces créateurs procèdent à une recherche esthétique nouvelle par la fabrication de langages spécifiques – et ultra-personnalisés – et l'invention de nouvelles techniques. C'est aussi ce point qui a tant attiré les artistes et intellectuels européens, de Paul Klee à Dubuffet en passant par André Breton. De l'Occident au Japon, les créateurs d'art brut oscillent entre des caractéristiques communes et subjectivisées, marquées par « l'envahissement de l'espace, les leitmotifs figuratifs qui font office de signature, l'indifférence vis-à-vis des proportions et la représentation subjective des êtres et des choses » – selon Céline Muzelle, historienne de l'art et auteur de plusieurs livres sur l'art brut.

Bataille sémantique

Définir, disait Aldous Huxley, consiste à entourer d'un mur de mots un terrain vague d'idées. Or la difficulté de la notion – certes marquées par quelques paradoxes et imprécisions dans la définition de Dubuffet – a amené le champ de l'art brut à être enceint de diverses murailles.

En 1972, Roger Cardinal forge la notion d'« Outsider art » qui, petit à petit, finit par généraliser plus largement la création brute, en y intégrant l'art populaire et la création contemporaine dite décalée. Jean Dubuffet impose également l'idée de « Neuve Invention » dans les années 1980, une sous-famille parallèle et complémentaire à l'art brut. Par Neuve Invention, Jean Dubuffet parlait des artistes singuliers passionnés par l'art brut et en rupture avec le système classique des Beaux-Arts – cette sous-catégorie présentant des artistes comme Friedrich Schröder-Sonnenstern ou Philippe Dereux.

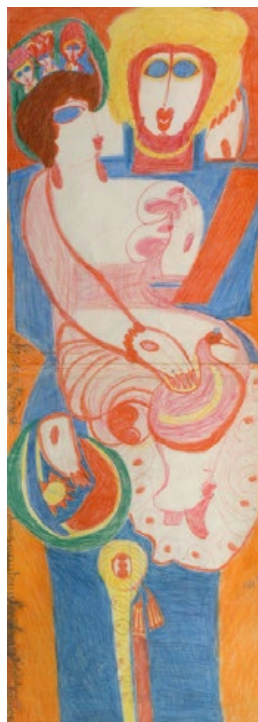
« Le terme art brut, avec le rapport d'antagonisme qu'il comporte à l'égard culturel, n'a de significations que dans le cadre de notre propre culture occidentale actuelle » écrivait Jean Dubuffet en 1976, soulignant ainsi l'aspect politique de l'art brut – le concept s'est construit par rapport à l'art culturel quand la réalité qu'il désigne n'a rien à voir avec lui. Pourtant, l'art brut a élargi le champ de sa signification et ne se cantonne plus à une grille de lecture exclusivement occidentale. Divers foyers majeurs ont même éclos, dont le Japon. L'exposition « Art Brut Japonais » proposée par La Halle Saint-Pierre entre 2010 et 2011 a voulu prouver que le concept de Jean Dubuffet se développe et s'affirme au-delà de ses limites – l'art brut ne pouvant qu'être universel.

La création artistique brute japonaise

Au Japon, l'art brut a connu un vaste essor dans la province de Shiga à la fin du XX^e siècle. Cette province, située au centre de l'île de Honshū, la plus importante de l'archipel, est pionnière dans la prise en compte et l'accompagnement des artistes handicapés. Les institutions spécialisées souhaitent y laisser libre cours à l'imagination et à la créativité de leurs patients – l'un

Sirène de Trévy dans le manteau
(1951/60)
Aloïse Corbaz

© Alex Flores
Courtoisie J.P. Ritsch-Fitsch





ADLS • L'ART BRUT JAPONAIS

des nerfs de la guerre pour les ateliers d'art thérapie. Ainsi, les travaux réalisés par les artistes sont issus d'une approche spontanée – même s'ils restent toujours encadrés par le contexte institutionnel.

Cet esprit d'ouverture par rapport à la création est notamment alimenté par l'ONG Hateri-Kumottari, dirigée par Kengo Kitoaka, qui a eu l'initiative d'intervenir dans les instituts et les ateliers d'artistes spécialisés pour personnes souffrant de handicaps. L'ONG souhaite sauvegarder la création de ces artistes méconnus et y sensibiliser la population et le personnel soignant. Hateri-Kumottari milite pour une création artistique libre afin d'obtenir un art non codifié par les normes de la société nippone. Les instituts se battent désormais pour qu'une nouvelle définition de l'art soit instaurée dans l'archipel, non pas seulement de l'art brut, mais de l'art en général. À cet égard, il est évident que les travaux d'art brut permettent d'opérer une nouvelle approche de l'art, Jean-Pierre Klein, écrivain, psychiatre et spécialiste de l'art thérapie, stipulant que c'est « à leur contact, que l'on ressent la force de vie de l'œuvre. »

Au Japon, ces « artistes qui n'ont rien appris, mais qui ont beaucoup à dire », selon l'expression de Zia Mirabdolbaghi (directeur du château de Villeneuve, Fondation Émile Hugues à Vence), s'expriment à travers une création foisonnante, pleine de fantaisie et d'émotions poétiques. Les artistes, qu'ils soient autistes, trisomiques ou atteints de psychose, délivrent leur message à travers une large diversité d'expressions, mais aussi de médiums issus de la tradition de l'archipel comme de leur propre subjectivité. Mais comme le précise Jean-Pierre Klein, l'œuvre « ne doit pas être vue comme un support psychanalytique ».

Les artistes bruts japonais s'inspirent de leurs traditions, comme la calligraphie, mais aussi des nouvelles tendances culturelles à l'instar du manga. « Je suis fasciné par ce que ces artistes retiennent de la modernité et par le déplacement qu'ils en font. En même temps, il est troublant de retrouver des archétypes formels communs entre des céramiques d'un artiste brut japonais actuel et des œuvres de la période Jōmon (11.000 à 300 av. J.-C.) » évoque Yves Le Fur, directeur du patrimoine et des collections du musée du Quai-Branly.

Par exemple, l'artiste Kazumi Kamaé, née en 1966, utilise essentiellement la céramique afin de créer « des sculptures organiques représentant son unique amour, Monsieur Masato » explique Antoine Ritsch-Fisch, spécialiste d'art brut japonais au sein de la galerie de Jean-Pierre Ritsch-Fisch basée à Strasbourg. Kazumi Kamaé, tombée sous le charme de l'instructeur de son institut, a commencé une création effrénée afin d'affirmer son amour. D'ailleurs, un lien archaïque lie Kazumi Kamaé à l'artiste suisse Aloïse Corbaz qui retranscrit dans son œuvre son amour imaginaire pour l'empereur Guillaume II.

L'artiste Hideaki Yoshikawa, quant à lui, perce des dolmens avec minutie afin de répéter inlassablement son obsession pour le visage. Toutes ses œuvres portent le même nom : Œil, œil, nez, bouche, qui représente les stigmates de sa névrose. Kazuo Yagi, autre artiste



Atelier d'Okawa Makoto

Courtoisie J.P. Ritsch-Fitsch

céramiste, aimait dire que « l'œuvre réelle naît quand l'argile et l'artiste se rencontrent à un niveau zéro ». Katsumi Terao, né en 1960, est soudeur de profession. Il gratte la surface de ses supports afin d'y reproduire des structures métalliques imaginaires. Enfin, l'artiste Owaka Makoto – appelé aussi Makoot – travaille la laine. Il s'amuse à créer un univers imaginaire grâce à de fabuleux personnages colorés que l'on appelle les Makoot's dolls.

S'ils sont censés se tenir éloignés des cercles de l'art, l'utilisation de différents médiums – gravure, sculpture, broderie, etc. – prouve la maîtrise technique de ces artistes qui créent avec tension et inventivité. Chaque créateur possède sa propre plastique, par laquelle il exprime son histoire, si ce n'est celle du monde.

Et la culture japonaise a évidemment infusé leur création. Dans leurs œuvres, les artistes évoquent leur environnement et leur pays – paysages, maisons traditionnelles, vues urbaines ou mangas sont souvent intégrés dans les créations. Ils donnent aussi une grande importance aux formes géométriques simples qui jouent un rôle majeur dans le quotidien des Japonais – comme le cercle, défini comme le symbole de la perfection. Il s'agit d'un univers familier qu'ils souhaitent retranscrire.

L'art brut au cœur d'un pays codifié

La culture nippone est notamment construite autour d'un système spécifique qui entretient la force du caractère du pays : le Keigo – un ensemble de règles visant à instaurer une certaine forme de politesse. Si ce système transparait, le raffinement et la délicatesse de la culture nippone n'ont que très peu d'emprise sur les artistes d'art brut qui souhaitent s'exprimer et se livrer dans leur création. La liberté de création inhérente à l'art brut permet ainsi de revisiter l'identité et l'inconscient collectif de l'archipel grâce à la libération des stéréotypes de la création artistique. Rappelons-le, l'intérêt pour l'art brut au Japon est récent, alimenté par une nouvelle politique de santé publique et sociale souhaitant intégrer les personnes handicapées mentales dans la société.

C'est suite à l'exposition « Parallel Visions », de passage à Tokyo entre 1992 et 1994, que le regard des Japonais a changé sur la création artistique brute. Cette dernière avait été organisée grâce à la collaboration de Geneviève Roulin (alors directrice de la Collection de l'Art Brut à Lausanne en Suisse) et Yukiko Koidi (pionnier des expositions d'art brut japonais).

La portée universelle de l'art brut et son intégration progressive dans un Japon hautement codifié a permis l'ouverture en 2004 du Bordeless Art Museum No-Ma, situé dans la préfecture de Shiga. Selon Jean-Pierre Klein, « l'art brut réveille la pulsion des gens cassés, socialement précaires, envahis par leur folie, leur violence et celle des autres. Il accompagne le créateur pour aller plus loin que le premier jet, pour passer de l'expression à la création. C'est un processus évolutif ».

Gondole d'argent, Papillon de diamant (1951/60)
Aloïse Corbaz© Alex Flores
Courtoisie J.P. Ritsch-Fitsch



Mr Masato
Kazumi Kamae



ADLS • L'ART BRUT JAPONAIS

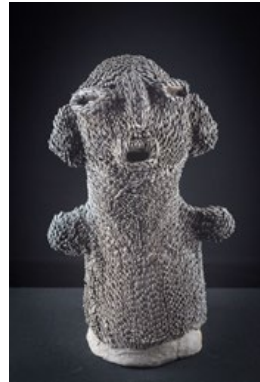
Pour Martine Lusardy, directrice de La Halle Saint-Pierre, « cette ouverture de la culture nippone sur l'art brut renouvelle le questionnement sur les rapports à l'art à ses sources, à ses frontières et à ses créateurs ». Par ailleurs, le développement de la scène japonaise n'est évidemment pas passé inaperçu en Europe.

L'art brut japonais en Occident

L'art brut japonais s'exporte bien. Sa mise en lumière internationale remonte à l'exposition « Art Incognito » présentée en 1997 à la Collection de l'Art Brut de Lausanne. Suite à cette première exposition, le même espace a présenté en 2008 une exposition intitulée sobrement « Japon », qui se consacrait entièrement à la création nippone. Deux années plus tard, la Halle Saint-Pierre a emboîté le pas de Lausanne et présenté la première exposition française à se consacrer à l'art brut japonais – environ 1.000 œuvres créées par 63 artistes différents.

Christian Berst, galeriste spécialiste d'art brut (Paris et New York), affirme que c'est grâce à l'échange entre les différentes cultures que la création brute se nourrit. Il précise d'ailleurs que l'art brut est « le champ le plus vivifiant de l'art ». Très tôt, il s'est intéressé à l'art brut japonais et l'a intégré dans sa galerie. Désormais, il représente six artistes issus de la culture nippone : Shogo Ozaki, Yuichi Saïto, Yumiko Kawai, Nishioka, Chiyuki Sakagami et Kunizo Matsumoto. Même s'il n'a, pour le moment, pas réalisé d'exposition consacrée spécifiquement à cette scène, il a intégré l'art brut japonais sur son stand lors d'Officielle Art Fair 2014, où il présentait l'artiste Kunizo Matsumoto.

La même année, le galeriste a donné carte blanche au collectionneur Bruno Decharme, en partenariat avec la fondation La Maison Rouge, afin de présenter les



Mr Masato
Kazumi Kamae

© Alex Flores
Courtoisie J.P. Ritsch-Fitsch

chefs-d'œuvre historiques de l'art brut. Dans cette exposition, les artistes japonais Chiyuki Sakagami, Kunizo Matsumoto et Yumiko Kawai ont eu leur place à côté d'œuvres d'artistes comme Madge Gill, Martin Ramirez ou encore Scottie Wilson. Pour Christian Berst, il est nécessaire de faire vivre les œuvres japonaises avec les œuvres de créations occidentales afin qu'une communication se crée entre elles.

Depuis 2012, le galeriste strasbourgeois Jean-Pierre Ritsch-Fisch – spécialisé en art brut depuis l'ouverture de sa galerie en 1996 – accueille des artistes japonais comme Kazumi Kamae et Hideaki Yoshikawa. Cette année, pour la deuxième édition d'Officielle Art Fair, il présente sur son stand des œuvres japonaises. Kazumi Kamae et Hideaki Yoshikawa seront présentés, mais aussi ses nouvelles découvertes : Makoot, Koji Nishioka et Katsuhiro Terao. Antoine Ritsch-Fisch, qui s'est spécialisé dans l'art brut japonais suite à plusieurs années de recherche dans l'archipel, sera présent aux côtés de son père afin d'expliquer les œuvres poétiques de ces artistes. Au printemps 2016, il ouvrira d'ailleurs une galerie spécialisée à Bruxelles.

Quel avenir alors pour l'art brut japonais et l'art brut international ? La question qui se pose désormais est profondément liée à son décloisonnement. Si Jean Dubuffet est parvenu à le maintenir confidentiel jusqu'aux années 1980, l'art brut, à l'image de la scène japonaise, n'a eu de cesse de s'ouvrir, notamment avalé par les cercles de l'art contemporain – l'intégration de l'art brut à la Biennale de Venise de 2013 par Massimiliano Gioni en est un symptôme hautement révélateur – et du marché. Tant, que certains amateurs et connaisseurs attirent notre attention sur la possible création d'un courant propre à ce phénomène : l'art brut contemporain. Parviendra-t-on à le définir ? ♦

Untitled (2006)
Katsuhiro Terao

© Alex Flores
Courtoisie J.P. Ritsch-Fitsch

